

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE

NOTAMMENT

DANS LE TERRITOIRE DE NATAL
DANS CELUI DES CAPRES AMAZOULOUS ET MAKATISSES
ET JUSQU'AU TROPIQUE DU CAPRICORNE

EXÉCUTÉ DURANT LES ANNÉES 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 & 1844

ACCOMPAGNÉ DE DESSINS ET CARTES

PAR

M. ADULPHE DELEGORGUE

(DE DOUAI)

Avec une Introduction

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT

Membre de plusieurs sociétés savantes

Auteur des Lettres sur l'Astronomie, de l'Histoire universelle des Voyages, etc.



I

PARIS

A. RENÉ ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.

1847

épuisés par le nombre ; j'en ai vu vivant encore qui infectaient l'air à un degré plus fort peut-être qu'une charogne. Les tendons étaient mis à nu ; dans cet état, l'animal couché ne pouvait plus se relever, et les mouches, attirées par l'odeur et profitant de la facilité qu'offrait la chair vive, les couvraient de vers. On perdit également de la sorte beaucoup de bœufs et de vaches ; mais ceux-ci résistaient plus longtemps que les chevaux. Quant à l'homme piqué par les grosses tiques, comme il s'empressait de les arracher sans précaution, il arrivait que le suçoir restait implanté dans la chair avec la tête de l'insecte, ce qui donna lieu plus d'une fois à de très-mauvaises plaies, et même, à la suite de l'une d'elles, l'amputation du membre fut jugée nécessaire.

Il est encore d'autres tiques très-grandes et marquées de jaune, lesquelles s'attachent spécialement vers l'aîne et vers l'aisselle des rhinocéros ; mais je ne les trouvai qu'au pays des Amazoulous, et par delà *Makali's-Bergen*, où ces pachydermes sont communs.

Ces insectes suceurs de sang habitent les herbes ; ils se tiennent vers l'extrémité de la tige des graminées ; leur position est telle que l'animal qui courbe la tige les emporte sur son corps. Ils s'attachent toujours de préférence aux endroits où la peau a le moins d'épaisseur.

Les tiques s'acoroquent non-seulement aux hommes et aux animaux mammifères, mais encore aux oiseaux que la recherche de leur pâture conduit dans les herbes. J'ai

tachent les plus gros fruits encore verts, et ils les abandonnent sur le sable à l'action du soleil et de la rosée: aussi, lorsque nous en voulions pour notre usage, ne les cherchions-nous jamais sur les arbres, mais toujours à terre.

CHAPITRE XIV.

Choix d'un campement sur la rive droite de l'Omschlopu. — Préparation d'un rhinocéros simus. — Les cynhyènes et la hyène tachetée. — Leurs mœurs. — Un envoyé de Panda.

Nous étions campés au milieu d'un groupe d'arbres de Tambooty, sur la rive méridionale de l'Om-Philos-Omschlopu, à trois heures de marche plus haut que le confluent des deux Om-Philos. Ce lieu nous offrait pour nos chasses de grands avantages; il avait aussi, comme en balance, certains désagréments que nous ne connûmes que plus tard. Fréquemment, sur la pente des élévations opposées distantes d'un millier de pas, nous avions la vue de troupeaux d'animaux sauvages occupés à paître, sans soupçonner notre voisinage: c'étaient des buffles groupés ou isolés de un à quinze; des coudous de sept à dix-huit, des cannas, de huit à quarante; des couaggas, de trois à

huit. Quelquefois c'était un rhinocéros blanc¹, ou bien encore des éléphants qu'attiraient les fruits d'immenses figuiers.

Il nous suffisait pour aller à eux de passer la rivière, toujours guéable en temps sec, et de cheminer quelques centaines de pas, en couvrant notre marche par quelque arbre ou buisson. La proximité nous servait beaucoup surtout pour alimenter notre cuisine, où l'habitude est de gaspiller en proportion de l'abondance dans laquelle on vit.

Les arbres nous donnaient un peu d'ombre, et cet avantage n'est pas un des moindres. La rivière avait d'ordinaire assez d'eau pour nous y baigner ; nous étions, quoique fort proches, assez élevés au-dessus d'elle pour n'avoir à redouter ni l'humidité, ni les débordements, ni les moustiques. Mais pour jouir de ces petites faveurs, nous nous exposions à des dangers assez certains. Les éléphants, dans le passage desquels nous étions, pouvaient la nuit nous y écraser, renversant tentes, huttes et chariots.

Comme, malgré mes représentations, nous nous entourions d'une foule de débris jetés par négligence à trop peu de distance des huttes, tous les rats de la contrée semblaient s'être donné rendez-vous chez moi ; à leur suite, et pour les saisir, s'étaient glissés les serpents ; chaque trou en recélait, chaque arbre de tambooty, toujours creux à l'intérieur, servait d'abri à un ou plusieurs ; en peu de

¹ Ce rhinocéros blanc est le rhinocéros simus, la deuxième espèce bicornue d'Afrique, que n'a jamais connue Levaillant.

temps, ces dangereux voisins devinrent nos hôtes, et pas de jour ne s'écoulait qui ne vît la mort de quelqu'un d'entr'eux. Sous ce rapport, tout autre endroit eût été préférable.

Nous n'étions pas non plus dans un lieu assez découvert pour y jouir d'une vue bien étendue, et la localité, m'assurèrent les Cafres, était malsaine pour les hommes et les bestiaux. Pour les hommes, j'ai toute raison d'en douter; pour les bœufs, c'est différent; car, en trois jours, je me vis forcé de renvoyer les miens au mouzi de Souzouana, ceux de King et de Steller rendant déjà du sang par le canal de l'urètre. Nous avons eu aussi le grave tort de prendre position sous des arbres dont le voisinage est considéré comme dangereux durant l'orage, et ces arbres de tambooty ont, dans leur bois, leur écorce et leurs feuilles, un principe qui paraît n'être rien moins qu'innocent.

Cependant, comme nous pouvions de là poursuivre facilement notre objet principal, mieux peut-être que de tout autre point, il fallait bien passer sur les dangers qui nous menaçaient de loin, accepter le voisinage des serpents, et souffrir non seulement leur cohabitation sous le même toit, mais aussi leur présence dans le même lit, sous la même couverture; et je dis, puisque cela m'est arrivé, qu'assurément j'eusse préféré toute autre chose, car il y a là le frisson le plus crispant qu'on puisse s'imaginer. Pour moi, ce serait le cas de dire avec le poète : *Horresco refrens!* C'est que les muscles, raidis en sens inverse de la

force, semblent comme s'ossifier sur les os, le corps n'obéit plus à l'âme, l'âme paraît hésiter et ne savoir prendre sur elle aucune décision, tant elle est convaincue qu'un immense danger plane sur ce corps auquel elle est unie. Quoi qu'il en soit, comme il ne s'agissait pas de changer de place dans le futile but de se trouver à l'aise, nous restâmes, et cette résolution se vit bientôt couronnée de succès.

Le 14, afin de nettoyer un peu les abords du lieu que nous occupions, je fis mettre le feu aux herbes, de manière à les brûler par parties, pour éviter l'incendie de mon camp. La négligence d'un de mes gens faillit m'être fatale : je courus le risque de voir sauter tout mon matériel. La ligne de feu nous gagnait sensiblement, vingt pas nous en séparaient à peine, lorsque, dégageant mon paletot, et forçant mes Cafres à se servir de leurs couvertures de laine, nous réussîmes à étouffer le feu à force de le frapper.

Le 15, Boulandje, quoiqu'il fût un de mes plus maladroits chasseurs, coucha par terre une grande femelle de rhinocéros simus, atteinte derrière l'épaule, à 7 pouces à peine au-dessus de l'horizontale du sternum ; elle avait pu faire seulement cinq pas ; puis, s'étant arrêtée chancelante, elle était tombée sur le côté droit. C'était le premier individu de ce genre obtenu par mes gens : aussi me hâtai-je d'en féliciter Boulandje, qui, tout en reconnaissant son infériorité, ne laissa pas que d'envisager avec complai-

sance l'espèce de fortune que l'usage de son fusil pouvait lui procurer ; car, bien que je payasse chacun de mes Cafres à raison d'une ou de plusieurs vaches par année, je leur accordais encore, à titre de prime, une vache par chaque éléphant tué ; il était entendu que chaque éléphant ne pouvait avoir été tué que par un seul homme.

Le 16, je pris sept hommes avec moi, et je gagnai de bonne heure l'endroit où gisait notre femelle ; j'avais eu soin de me munir de couteaux petits et tranchants, afin de lever la peau, en dépit de l'impossibilité de réussir que cherchaient à me démontrer mes Cafres.

Henning, mon conducteur, avait ordre de m'amener mon attelage de douze bœufs vers trois heures après midi, pour faire franchir à cette dépouille la distance de 2 lieues et demie qui nous séparait du camp. La vue de l'animal mort me donnait à penser que mes gens pouvaient avoir raison. Non-seulement nous devons avoir beaucoup de peine à l'écorcher, mais encore j'en entrevois davantage à en transporter la peau, et beaucoup plus pour assurer sa conservation. Au risque de tout abandonner en présence d'obstacles insurmontables, je me mis en devoir de faire les incisions principales. Mes gens me regardaient d'un air de doute, et dans leurs yeux je lisais cette pensée : « Nous commençons, nous ne finirons pas. »

Après ce travail préliminaire, dans lequel l'action bien tranchante de mes couteaux étonna mon monde, j'assi-

gnai à chacun son poste, me réservant à moi-même l'œuvre la plus difficile, et de la sorte, en moins d'une heure, nous eûmes achevé tout un côté. Mais ici, pour premier obstacle, nous eûmes à retourner l'animal sur l'autre côté. Nous étions huit, c'était trop peu. Nous essayâmes, et d'abord l'énorme bête restait immobile; nous redoublâmes d'efforts, sans pouvoir soulever les pieds à une hauteur assez grande pour déterminer le virement. Alors je dus recourir à des courroies fixées aux pieds et passées en retour aux arbres les plus voisins, lesquelles, raidies par tous à la fois, nous permettaient d'employer toute notre force pour le train de devant, et de passer ensuite à celui de derrière. Par ce moyen, nous pouvions nous reposer un peu des premiers efforts, et agir plus puissamment lors du coup de collier. J'eus pourtant le désappointement de voir échouer mes espérances. Au premier essai, j'avais remarqué quelque mollesse chez mes collaborateurs, et comme je soupçonnais chez eux de la mauvaise volonté, les uns reçurent une gratification inattendue de coups de pied, les autres de coups de poing, les derniers de taloches de toute description, de telle sorte qu'instantanément leur sang coula plus rapidement dans leurs veines. Je leur avais, dans mon impatience, inculqué quelque force; il me restait à la diriger. Pour qu'elle se fit précisément aux temps marqués et pour arriver à l'ensemble, à l'union, je me mis à entonner une vieille chanson nautique, dont les temps furent si bien compris par

eux, que le rhinocéros retomba sur le côté opposé.

Comme plusieurs grognaient, en raison de la légère pluie de coups qui avait passé sur leurs corps nus, je leur expliquai que je ne leur en voulais nullement, que ce moyen-là était le seul bon, qu'il était toujours employé par les blancs à bord des navires, et que, moi-même, je m'étais vu traité de la sorte durant deux ans et demi passés à bord des bâtiments de l'Etat. Alors, sur mes réflexions, l'un d'eux me dit : « Indao ka ama Loungo, Indao Imbu, ahi Indao ka abantou mouniama. C'est un vilain moyen que ce moyen des blancs ; il n'y a rien de semblable dans les usages des hommes noirs. »

Il pouvait n'avoir pas tort, ce Cafre ; mais je m'estimais, moi, avoir raison du moment où j'avais atteint mon but par une mesure innocente comme l'était celle-là. J'avais eu aussi le bon esprit de leur donner à entendre que le cœur n'y était pour rien, que j'étais toujours dans les meilleures dispositions à leur égard. Je le leur manifestai ostensiblement ; ils me comprirent, et, plus tard, les plus grognards rirent eux-mêmes de l'originalité de ce mode de donner de la force à un homme.

Je fis séparer la tête osseuse, afin de pouvoir charger sur un arbre abattu la peau, déjà très-lourde par elle seule. Ce travail nous prit simplement une demi-heure, et mes douze bœufs s'ébranlèrent, trainant péniblement cette peau que les branches préservaient du frottement sur la terre. Nous vîmes sept ou huit fois notre charge-

ment chavirer, entraînant l'arbre pardessus lui. Aussi le trajet nous prit-il beaucoup de temps et plus encore de peines. Il était nuit close lorsque nous atteignîmes le camp, harassés de fatigue, pressés par la faim et la soif.

Après ces difficultés vaincues, satisfait de moi-même et de la coopération de mes gens, je les régalai d'un café abondant, fortement sucré, auquel je mêlai une demi-bouteille d'eau-de-vie de France. En moins d'une heure ils eurent oublié leurs fatigues ; une gaieté folle prit place et les tint en éveil presque toute la nuit.

Les trois jours suivants furent employés à diminuer la peau d'épaisseur ; j'avais soin de la revêtir chaque nuit d'une forte couche d'alun et de sel pulvérisés, recouvrant le tout de branchages épineux pour empêcher les dégâts qu'eussent commis les hyènes, quoiqu'elle ne fût distante que de 15 pas du chariot où je couchais.

Le soir du troisième jour, réduite à la moitié de son épaisseur, je jugeai bon de la suspendre carrément, par les pieds de derrière, à un arbre grand et fort, alors qu'elle était fraîche encore. Son poids, malgré l'éminçage, restait tel qu'il rompit une branche de 2 pieds de circonférence.

Le 21, nous eûmes une chaleur ardente dès le matin ; nous nous entretenions d'une troupe de buffles qui, la nuit, avait rangé de si près nos tentes et nos huttes qu'elle avait failli commettre des dégâts. La conversation n'était pas finie que nous aperçûmes, paissant à 500 pas de nous, un fameux rhinocéros simus. Malheureusement, dans notre

empressement d'aller à lui, nous dûmes forcément prendre le haut du vent, et nos émanations l'ayant averti, l'animal s'enfonça dans les bois, sans que quatre heures de recherches pussent nous le faire rejoindre.

La veille, un de mes tireurs cafres, Mahlé, était tombé sans s'en douter au milieu d'une troupe affamée de *manghetjannes*, *Cynhyæna venatica*, chiens sauvages. Sans calculer les chances, il lâcha son coup à l'un d'eux, qui, blessé, revint sur lui, suivi de cinq ou six autres. Mahlé, dont le fusil se trouvait vide, n'eut que le temps de s'élaner sur un arbre peu élevé, aux branches duquel il put accrocher son fusil. De ce point, inaccessible aux cynhyènes, il se vit cerné par ces animaux aux longues et tranchantes canines, lesquels fronçaient le nez, relevaient la lèvre, et comptaient faire un excellent déjeuner de mon chasseur.

Mais lui, qui se savait porteur d'une corne à demi pleine de poudre, d'un sac en cuir contenant vingt balles et d'un fusil qu'il maniait admirablement, Mahlé, dis-je, se prit à rire de la fureur de ces carnassiers, les plus destructeurs qui soient au monde. Il eut tout le temps de charger son arme, d'en traverser un premier, puis un second, puis un troisième, tant ces chiens sauvages étaient peu décidés à quitter la place. Deux étaient là gisants; d'autres rôdaient encore, mais défiants et n'apparaissant que de loin. Mahlé continuait son feu dans le but de les écarter en les décourageant tout à fait; et jugeant impru-

lozie et des continuelles montées et descentes, une masse de vautours surgissant d'un point peu éloigné attira notre attention. C'était un grand rhinocéros simus qui gisait là mort de deux balles adressées douze jours avant par mes deux plus mauvais chasseurs, Wilhelm et Nanana. Vers midi, je tuai un buffle énorme. L'instant d'après, Henning en tuait un autre. Alors la chaleur vraiment assommante et le manque d'eau sur ces points nous fit rallier les bords de l'Om-Pholozie, rivière non loin de laquelle nous nous réfugiâmes dans un mouzi assez considérable, appartenant à un capitaine de premier ordre, mais pauvre, lequel possédait aussi parmi ses femmes l'une des nombreuses sœurs de Panda, la plus belle d'entre toutes.

Nous nous empressâmes d'offrir à nos hôtes nos deux buffles, indiquant simplement le lieu où ils restaient, comptant bien obtenir en retour *tchouala*, *amas*, *mabélé*, *ombyla*, tout ce dont ils pouvaient disposer en notre faveur. Malheureusement, par trop de discrétion, j'avais défendu aux miens de rien demander, préférant attendre l'offrande si agréable à nos palais secs et brûlants, et rien ne venait. Le besoin était là. Je dus rompre ma règle de conduite. Je sollicitai, et des provisions assez mesquines parurent ensuite, présentées d'une manière tendant à me faire mal augurer des dispositions du chef.

Comme pour de bons procédés j'en voulais d'autres en échange, je le fis venir, et je lui expliquai clairement et brièvement combien j'avais lieu d'être mécontent de l'ac-

C'était au commencement de janvier ; le matin quelques-uns de mes chasseurs vont à la provision ; deux buffles tombent : l'un était un vieux mâle, l'autre une jeune femelle ; cinquante ou soixante-dix livres de viande sont prélevées sur celle-ci seulement. Vers le soir, la viande, quoique fraîche du matin, était déjà tellement avancée que l'on pouvait être certain de l'impossibilité d'en tirer parti le jour suivant au lever du jour. Mes hommes demandèrent à repartir pour en tuer d'autres avant le coucher du soleil. Deux buffles sont encore tués, et l'un d'eux jugé fort convenable. Il était tard ; on les laissa sur place sans les inciser. Le jour suivant, les miens y vont sans perdre de temps afin de rapporter le nécessaire. A la première coupure, une odeur infecte s'échappe de l'animal, dont la chair était déjà verdie.

A d'autres donc ! Un vieux mâle est tué tout d'abord ; c'était autant que rien. Vient le tour d'un jeune qui ne convenait pas non plus ; enfin une jeune femelle est couchée par terre ; et voici sept buffles tués en deux jours pour la consommation de dix à douze hommes. Cent livres seulement nous étaient nécessaires, et le poids approximatif des animaux tués pour fournir si peu n'était pas moindre de 9,000 livres.

Il ne faut donc pas s'étonner si durant un laps de huit ou neuf mois de chasse nous tuâmes pour nous et nos voisins au-delà de 500 buffles, 60 cannas, 48 coudous, 2 ipivas, 2 couaggas, 4 hippopotames, 4 rhinocéros,

200 sangliers et petites antilopes, telles que *dykker*, *bleek-steen-book*, *rooye-rhée-book*, *riet-book*, et 43 éléphants.

Au pays de Massilicatzi, dont j'aurai occasion de parler plus tard, nous tuâmes, moi troisième, pendant huit mois de séjour, une foule d'animaux dont j'ai perdu la liste; mais en ne comptant que les pièces destinées à la cuisine, je retrouve encore 300 buffles et 56 rhinocéros *Simus* et *Bicornis africanus* confondus. Le poids du tout, estimé au minimum, donne un chiffre de 4,572,000 livres, charge exacte d'un navire jaugeant 786 tonneaux 400 millièmes.

J'inspectai aussitôt les traces du blessé qui avait fui, et je vis qu'il répandait considérablement de sang. Au dire de mes gens, il devait en mourir. Nous laissâmes là notre chasse, après avoir eu soin de nous emparer de la queue pour preuve de possession ; et trois heures de soleil nous restant, nous partîmes.

Nous étions en route depuis plus d'une demi-heure, le vent au dos, le soleil dans les yeux, quand tout à coup mes deux Cafres qui marchaient devant s'élançèrent à gauche du sentier, fuyant à toutes jambes. J'étais à trois pas derrière eux, et derrière moi mes autres Cafres suivaient à 200 pas, discutant les chances de la chasse du jour. Je portais tout nonchalamment mon fusil à l'épaule en songeant que j'avais très-soif et en pensant au bonheur que j'aurais à me désaltérer.

Tout d'abord mon idée fut qu'un éléphant nous avait éventés, nous chassait et voulait nous châtier de sa trompe ; je virai rapidement et je courus dix pas. Le bruit du déchirement des buissons était fort. Bon, pensais-je dans ma course : c'est un éléphant ; il n'y a point de fuite possible, il me tuera, il vaut mieux l'attendre. Revirant alors plus rapidement que la première fois, je posai le genou droit en terre et me préparai à coucher mon ennemi en joue. Malgré mes dix pas de retraite, je vis à quinze de moi un énorme corps noir, une longue tête, une longue corne sur le nez (il était entre le soleil et moi), se dégageant d'épais buissons ; et comme si, en raison de ma démarche, il pré-

férât courir sur un autre, il vira de quatre rhumbs, fondant sur l'un des miens.

Alors véritablement indigné, transporté de colère contre un tel animal, je lui lâchai mon coup dans l'arrière-train, ce qui le décida à continuer son virement, parti qui peut-être aussi sauva la vie à mon Cafre Nanana ; car c'était à ses trousses qu'était le rhinocéros.

J'eus là, je l'avoue, une frayeur d'autant plus terrible que je m'y attendais moins, aussi près, sans songer à rien, d'un tel monstre stupide, farouche, lourd et brutal, qui s'irrite de tout et semble n'attaquer le premier que par la crainte de l'être lui-même. C'est un cochon démesurément grand que je dois croire de sens obtus, même dépourvu de sens olfactif, puisque le vent lui portant directement nos émanations, il n'avait été averti de notre approche qu'à dix pas de distance.

Depuis une heure le soleil était sous l'horizon quand nous atteignîmes le camp. Henning m'attendait à souper ; il avait déployé de diverses façons ses talents culinaires ; et Dieu sait si j'étais habile à faire honneur à ses mets nouveaux. En quelques minutes je lui eus conté notre journée ; il n'en fallait pas davantage pour faire naître chez lui mille projets et l'empêcher de dormir.

Dès le lendemain, à la pointe du jour, il voulait aller aux éléphants ; mais son temps d'arrêt n'était point expiré, et quoi qu'il pût dire, quoique mon parti pris fût contre mon intérêt, je restai inflexible. Cependant je lui fis grâce



RHINOCEROS AFRICANUS BICORNIS.



Echelle

SUS PHACOCHÆRUS.

Litho F. Robaut & Douai

huileuse, circule dans les cellules. On peut aisément extraire cette graisse en concassant les os que l'on soumet à l'ébullition. C'est la plus fine de toutes celles que l'on se procure en chasse, et les Cafres la prennent fort pour s'en frictionner le corps.

Les Amazoulous, obéissant à des préjugés qui, chez eux, ont presque la force de lois, ne mangent point la chair de l'éléphant pas plus que celle du rhinocéros simus et de divers autres animaux également exceptés, et quiconque viole cette observation est un *om-phogazane* (un homme de rien). Ils n'en recherchent que la graisse, dont ils s'oignent aux jours de danse ou de parade; elle leur sert encore à assouplir leurs manteaux de peau.

Les Cafres Makatisses, cette race circoncise qui habite l'intérieur, n'a point la même religion d'abstinence. L'éléphant sert à sa nourriture tout aussi bien que les deux espèces de rhinocéros, l'hippopotame, les gnous, le couagga, voire même la hyène tachetée, le plus ignoble, le plus dégoûtant des animaux, celui qui se charge de faire disparaître les cadavres d'hommes.

La peau de l'éléphant se rapproche par sa nature de celles du rhinocéros et de l'hippopotame; mais elle leur est inférieure, tout d'abord parce qu'elle est moins épaisse, et ensuite parce que, trop lâche sur le corps, elle présente mille plis ou rides qui lui enlèvent l'égalité qu'on lui désirerait. Par ces causes, elle n'est nullement recherchée pour la confection des *chambocks*, espèces de cravaches lon-